

1

Le jour de ma naissance, je me suis enfui du ventre en hurlant. C'est ce que me raconte mon père lorsque je rentre à la maison avec une nouvelle histoire à propos de l'école Driscoll.

Ernest Nadler

Le premier cri du matin se perdit dans le brouhaha lointain des sirènes de Manhattan, des aboiements de chiens et des hurlements de la sono d'une voiture qui longeait le parc. Le ciel du plein été arborait le bleu soutenu des cartes postales. Pas de nuages.

Aucun présage de l'horreur qui allait suivre.

Un rang de petits enfants pénétra dans le pré en file indienne. Ils suivaient une femme aux cheveux blancs sous son chapeau bancal en paille, et dont la robe violette révéla des jambes veinées de bleu lorsqu'elle s'embarqua sur le gazon. Elle se déplaçait lentement, à l'aide d'une canne, mais le petit groupe de jeunes pique-niqueurs se montrait extrêmement discipliné. Alors qu'ils mouraient d'envie de s'élancer, de hurler et de faire des roulades à travers tout Central Park, ils suivaient sagement le rythme de leur monitrice, sauf celui qui claudiquait sur ses deux jambes serrées, signe annonciateur d'une vessie sur le point d'exploser.

Mme Lanyard lisait à voix haute les indications du guide.

— Le troupeau de moutons fut retiré de Sheep Meadows en 1934...

Chœur de grognements de déception de la part des enfants, coupé par une lamentation stridente :

— Il faut que je fasse pipi !

— Bien sûr !

Il y en avait toujours un. Cela ne ratait jamais. La cynique Mme Lanyard leva la main en visière sur ses yeux et contempla l'immense étendue de six hectares émaillée de gens, avec bicyclettes et draps de plage, poussettes de bébé et frisbee volants. Elle cherchait son assistante, qui était partie explorer le terrain en éclaircur à la recherche des toilettes publiques.

— Bientôt, répondit-elle à l'enfant en détresse, tout en sachant parfaitement qu'il n'allait pas être possible de dénicher les toilettes à temps.

Aucune sortie scolaire n'était digne de ce nom sans la puanteur de l'urine dans le trajet de retour en bus.

Après avoir rassemblé ses jeunes protégés en bouquet serré, elle les compta pour la troisième fois ce matin-là. Elle n'avait perdu aucun enfant, mais il y en avait un de trop. Au dernier rang, elle repéra une touffe de boucles rousses inconnue. Cette petite fille n'était pas inscrite au Centre de loisirs pour enfants précoces. Mme Lanyard considérait ces enfants comme rien d'autre qu'ordinaires, mais leurs parents avaient payé le prix fort afin d'être en mesure d'ajouter une ligne prestigieuse au CV de leur petit chéri de six ans, et l'enfant en trop n'avait rien à faire là.

Quelle étrange petite figure, comique et belle à la fois ! La peau très blanche couverte de taches de crasse. Le sourire de la fillette paraissait un peu trop grand, et la partie qui séparait sa lèvre supérieure pleine et son nez retroussé était trop large. Pour compléter l'image d'un elfe, son menton se terminait en pointe. Elfe ou être humain, elle n'avait rien à faire là.

— Dis-moi comment tu t'appelles, ma petite.

Ce n'était pas une question, mais plutôt un ordre.

— Choco, répondit la fillette. Comme le chocolat.

Quelle absurdité ! Un nom pareil pour une gamine rousse, aux yeux bleus et au visage si blanc.

— D'où sort...

Mme Lanyard s'interrompt pour laisser échapper un cri tandis qu'un rongeur filait au ras de la pointe de ses chaussures. Impossible. *Inconcevable*. On ne mentionnait absolument pas les rats dans son guide, seulement des oiseaux, des écureuils et les moutons bannis. Elle résolut d'écrire aux éditeurs sur-le-champ ; et sa critique serait sévère.

— Les rats de ville sont des créatures nocturnes, déclara la dénommée Choco, comme si elle récitait un texte appris dans un guide à elle. Ils sortent rarement en plein jour.

Ce n'était pas le style caractéristique d'un enfant de cet âge. Contrairement aux autres, la petite pimbêche était peut-être réellement douée.

— Eh bien ? Et ce rat-ci ? continua Mme Lanyard en indiquant le rongeur qui glissait à travers le pré. Je suppose qu'il est *attardé* ?

— C'est un rat de Norvège, répliqua Choco. On les appelle aussi rats bruns, et ils sont très intelligents. Il y a cent ans, ce sont eux qui ont remporté la guerre des rats... en mangeant tous les rats noirs.

Ce détail fut accueilli par des « Ooooooh ! » provenant des autres enfants. Encouragée, la petite fille poursuivit :

— C'étaient des rats de navires. A présent, ils vivent surtout sur terre, mais certains vivent dans les airs, et il arrive qu'il *pleuve* des rats.

D'un seul mouvement, tous les enfants levèrent la tête vers le ciel, mais aucun rongeur ne semblait venir de ce bord-là. En revanche, un nouveau rat se précipitait vers eux. Vingt-trois paires d'yeux se tournèrent vers lui et, sous le coup de la surprise, le garçonnet mouilla son pantalon. *Enfin*. Cela ne ratait jamais. Et puis, là, un autre rat, et encore un autre. Quelles créatures infâmes !

De l'autre côté du pré, dans une ample volée en arc de cercle, les adorateurs du soleil abandonnèrent leurs serviettes pour s'enfuir à toutes jambes, et les parents prirent le large en poussant landaus et poussettes. De loin, ils ressemblaient à des fourmis qui piaillaient à qui mieux mieux au milieu des aboiements des chiens.

Mme Lanyard ordonna aux enfants de se rapprocher d'elle. La petite experte en rats sortit du rang et s'approcha, ses bras minces tendus en avant, suppliant en silence pour qu'on la prenne dans les bras et qu'on la reconforte.

Seigneur, qu'elle était crasseuse !

Le t-shirt initialement blanc disparaissait sous les taches de boue, d'herbe et de nourriture, parfois rouges comme le sang. Evidemment, il fallait s'attendre à ce qu'elle soit bourrée de poux. C'était toujours comme ça avec les gens qui ne se lavaient pas.

— Stop !

Mme Lanyard recula d'un pas et releva les paumes vers l'avant pour repousser l'intruse.

Les grands yeux bleus de l'enfant se voilèrent de douleur. Elle ramena lentement ses bras sur les côtés et se tourna vers les autres enfants qui, imitant la femme âgée, s'éloignèrent d'elle. Le sourire de la petite fille se brisa, et elle referma ses mains sur son ventre, comme si cette manière de bannissement lui avait fait l'effet d'un coup de poing dans l'estomac.

En fendant l'air de son doigt tendu, un garçon s'écria alors :
— Regardez ! Regardez ! Encore des rats !

Seigneur tout-puissant, il y en avait des dizaines.

Mme Lanyard leva sa canne, prête à défendre ses petits protégés contre le tapis mobile de fourrure qui se déroulait vers le groupe. Toutefois, tous merveilleusement équipés pour survivre, les enfants abandonnèrent sans hésiter la vieille dame pour filer. La petite fille en trop leur emboîta le pas, ses mains voletant comme de petites ailes blanches dans la panique. Ce n'était pas le meilleur moment pour une crise cardiaque, mais, fort heureusement, l'attaque s'avéra fatale pour Mme Lanyard.

Les rats étaient tout près.

Elle tomba sur ses genoux. Le vent emporta son chapeau qui s'envola au loin, très loin. A présent, on apercevait son crâne rose à travers les mèches clairsemées de cheveux.

A coups de cris stridents, les rats, enfin parvenus à destination, chargèrent.

Mme Lanyard roula les yeux en arrière, toute peur oubliée tandis que les rongeurs l'encerclaient après s'être divisés en deux colonnes nettes de manière à contourner l'obstacle du corps tombé à genoux. Ils ne voulaient que la dépasser. Elle tomba comme une pierre dans l'herbe, se coupant le visage au passage sur un morceau de verre qui provenait d'une bouteille cassée, mais la plaie ne rendit qu'une goutte de sang : le cœur de Mme Lanyard avait cessé de battre.

Nerveux, les soldats de l'armée des rats qui étaient tout près d'elle s'arrêtèrent pour jeter un coup d'œil, pour flairer, pour goûter.

Mme Ortega perçut le son strident des cris d'enfants au moment où elle poussait son caddie vers le terrain de jeux du parc. En dépit de sa petite taille, plutôt menue, elle était d'une force peu commune, sans doute parce qu'elle passait ses journées à se livrer à des travaux difficiles. Son ascendance se trahissait par les cheveux noirs de jais hérités de son père latino et du teint crème de sa mère irlandaise. Un jour ordinaire, alors qu'elle longeait l'allée, elle aurait peut-être été accostée par des femmes attirées par les produits de nettoyage qui garnissaient son chariot. Ces inconnues s'avançaient toujours avec un air désespéré : les femmes de ménage dignes de ce nom n'étaient pas si nombreuses ; et elle les repoussait en déclarant :

— Ne posez même pas la question. Je suis *surbookée*.

Ce jour-là, dans un écart net à sa routine, la femme de ménage fut bousculée par une inconnue qui courait, une jeune femme qui regardait par-dessus son épaule au lieu de surveiller la direction dans laquelle elle fuyait.

New-Yorkaise jusqu'au bout des ongles, Mme Ortega disposait de tout un stock d'insultes pour faire face à de tels moments, des mots choisis qui pétrifieraient le cœur d'une bande de motards. Elle commença par lever le poing en signe de préliminaire, mais elle n'aperçut que de la peur dans les yeux de la femme qui hurla « Des rats ! » en signe d'avertissement avant de continuer sa course.

De toute évidence, la dame n'était pas de New York.

L'indignation de la femme de ménage retomba, et elle baissa le poing. Elle concédait un handicap aux stupides touristes, et toute personne effrayée par la vue d'un rat devait certainement être une personnalité faible. La ville de New York était la capitale mondiale des rats. Depuis toujours, les habitants de son quartier étaient fiers d'afficher la plus grande proportion de vermine de Manhattan, mais son territoire professionnel, qui s'étendait sur l'Upper West Side, côté huppé de l'île, était en train de se transformer en adversaire de poids pour le record de rongeurs.

Mme Ortega pénétra dans le terrain de jeux bruyant fermé par les cercles concentriques d'un long banc rond, d'une clôture et d'un cercle de grands arbres. Elle ferma le portillon en fer derrière elle et s'installa à sa place habituelle, près de la fontaine. En hochant la tête pour saluer les nounous et certains des enfants dont elle connaissait le nom, elle posa un sachet d'épicerie sur ses genoux. Elle avait l'intention de faire une pause en dégustant un en-cas avant de reprendre le métro vers SoHo. Des années plus tôt, l'un de ses clients avait déménagé pour le bas de la ville, et cela aurait dû marquer la fin de leur collaboration, mais Charles Butler avait fait en sorte qu'elle accepte la dépense supplémentaire pour le ticket de métro. Elle baissa les yeux vers sa montre.

Rien ne pressait.

Elle eut suffisamment de temps pour remarquer l'homme qui se tenait juste au-delà de la clôture, un homme dont elle discernait le profil. Elle connaissait un flic qui surnommait ce genre de type les « loucheurs ». L'homme fixait les portiques de l'aire de jeux, une construction de couleurs vives, avec des escaliers croulant sous les enfants et des poutres en travers pour ceux qui aimaient se suspendre.

Et certains dégringolaient le long du toboggan métallique, des enfants qui hurlaient de bonheur. Pas plus de peur que de cervelle. Toutefois, certains avaient suffisamment de bons instincts pour survivre et se reproduire ici. D'ailleurs, les New-Yorkais de naissance mesuraient pleinement toute l'ampleur obscure des théories de Darwin. Loucheur attirera

l'attention d'une petite fille. Il sourit – c'était si répugnant –, et l'enfant se détourna aussitôt, le nez froncé, comme si elle venait de sentir une odeur abjecte.

Tous les signes étaient là. Un enfant était capable de les repérer alors que nounous et baby-sitters étaient généralement aveugles : elles étaient plus occupées à jacasser dans leur téléphone portable ou avec leurs congénères. Il n'y avait pas de mère dans le terrain de jeux aujourd'hui, seulement des personnes payées. En matière de repérage des prédateurs, les mères étaient plus efficaces, mais Mme Ortega était encore meilleure. Son radar à pervers monta d'un cran lorsque Loucheur utilisa son téléphone pour prendre discrètement les jeunes enfants en photo. Comme elle ne voulait pas alerter les nounous (des adolescentes avec un petit pois dans la tête), la femme de ménage se pencha discrètement vers l'avant et effleura d'une main la batte de base-ball qui se nichait dans son caddie. Elle en avait hérité de son père, un fan de l'équipe des Yankees jusqu'au jour de sa mort. Elle l'emportait partout. Pas pour des raisons sentimentales, mais parce qu'elle faisait une bonne arme. Elle observa l'homme qui regardait les enfants.

Son attention fut alors distraite par un petit visage sale encadré de boucles rousses. L'enfant espionnait de derrière un arbre qui était enraciné dans le ciment de l'aire de jeux. Son sourire était trop large, trop généreux pour n'importe quel gamin new-yorkais. C'était vraiment une étrange petite fille, mais elle avait aussi un air familier.

La femme de ménage inspira profondément. Malgré l'absence d'ailes, l'enfant était l'incarnation vivante d'une statuette qui ornait le manteau de la cheminée de sa maison. Mme Ortega possédait une collection de figurines féeriques dont elle avait hérité de sa mère. La femme, qui appartenait à la première génération née hors d'Irlande, connaissait l'ombre et la lumière du petit peuple ; ils chantaient et dansaient, toujours souriants, et se livraient tous à des farces. Voir des fées en chair et en os ne présageait rien de bon.

Dans le compartiment du bon sens de son cerveau, elle savait que cette petite fille était trop humaine, trop vulnérable,

mais sa ressemblance avec un personnage du monde merveilleux était insolite, voire effrayante. Mme Ortega tourna la tête pour surprendre Loucheur qui regardait la même enfant tout en se glissant le long de la clôture. La petite rousse était une victime toute désignée, car elle paraissait n'appartenir à personne. Une proie facile. L'homme faisait lentement le tour du périmètre pour se rapprocher de plus en plus du portillon, furtif, un sourire inquiétant sur le visage, comme pourrait le faire un cafard, si les cafards souriaient.

La main de Mme Ortega s'enroula autour de la poignée de sa batte de base-ball tandis que la petite fille s'approchait de l'une des nounous, une ado idiote appelée Nancy. Nancy prit peur, ce qui était d'autant plus curieux qu'elle était bâtie comme un rugbyman. La petite fille tendit les bras vers la fille plus âgée, tout près, en quête d'un câlin.

Elle réclamait un câlin à une étrangère ? Voilà qui était bizarre !

Pour échapper à la menace que représentait la minuscule fillette, Nancy quitta le banc d'un bond, rassembla ses protégés, des jumeaux, et les poussa vers le portail pour les entraîner en un éclair vers la sortie du parc et la 68^e Rue Ouest. Abandonnée, la fillette fée pencha la tête et replia les bras autour d'elle pour se reconforter toute seule.

Qu'y avait-il sur le t-shirt de la gamine ? Seigneur !

En matière de taches, Mme Ortega était une experte. Un flic aurait pu prendre ça pour du ketchup, mais certainement pas elle. C'était du sang.

Soudain, l'enfant sourit, puis, sur la pointe des pieds, exécuta quelques pas de danse au bord de l'aire de jeux, juste à côté du portillon où le pervers faisait le guet. Du portillon *ouvert*. Il souriait, les bras tendus, prêt à la recevoir, et elle courut vers lui, si impatiente de donner et de recevoir de l'amour. Si heureuse.

Mme Ortega sortit la batte de base-ball de son chariot.

Trois hommes en uniforme se tenaient à l'ombre d'un vieux chêne et contemplaient les rats essaimant sur le monticule sanglant qui avait été feu Mme Lanyard.

Brisant le groupe, un homme s'approcha de la masse grouillante qui se nourrissait dans le pré.

— Non, pas question.

L'agent Maccaro, vingt ans dans la police, retint son jeune équipier par le bras.

— Fais-moi confiance, mon garçon, elle est morte. *Vraiment* morte.

Les bleus étaient de véritables gamins. Il ne fallait surtout pas les quitter des yeux une seconde ; c'était trop risqué.

— La brigade des contrôles animaux est en route. Nous allons l'attendre.

Il se tourna vers l'autre jeune homme, qui portait l'uniforme du service des forêts.

— Jimmy, je n'ai jamais vu autant de rats en plein jour.

— Tu sais, Mac, la population des rongeurs grimpe à toute allure.

Sans son accent du Middle West, le ranger aurait pu passer pour un citadin pur jus : il était si blasé devant la vermine qui faisait d'une vieille dame son quatre-heures.

— Les poisons habituels ne marchent plus. Je suppose que les rats adorent ça à présent. Alors, les conservateurs du parc ont lancé un putain de concours sur le contrôle des rongeurs. Et voilà que se présente le premier concurrent, Dizzy Hollaren, un con fini. Il tient une petite boîte pépère, seulement des termites et des cafards. Alors, Dizzy repère un nid de rats dans les sous-sols de ce bâtiment, là-bas.

Le ranger indiquait un immeuble en briques situé au bord du pré.

— Avant d'éliminer le trou à rats, il y jette une bombe fumigène. Ça marche pour les cafards, tu vois.

Bon sang qu'il était cynique, ce ranger ! Un vrai pro.

— Je suppose que les rats avaient une sortie de secours ?

Le ranger hocha la tête.

— Ils en ont toujours une. Puis ils ont proliféré comme des lapins.

Il se tourna vers le spectacle des rongeurs qui dévoraient Mme Lanyard.

— Normalement, on ne tombe jamais sur un truc pareil. En général, lorsqu'ils repèrent des êtres humains, les rats préfèrent se disperser. Je crois que ces spécimens sont shootés aux produits de Dizzy.

Il haussa les épaules.

— Désolé, les gars, il ne va pas nous rester grand-chose pour l'autopsie.

— C'est bon, intervint le jeune policier, on a le nom de la victime grâce à des gosses.

— Ouais, répondit l'agent Maccaro, Il n'y a plus qu'une vingtaine d'enfants à rassembler.

Il se tourna vers l'extrémité de Sheep Meadows, où des agents de police et des employés du parc s'étaient déployés en rang pour fouiller les étendues au-delà afin de retrouver les enfants du Centre de loisirs du New Jersey.

Le ranger tendit la main vers le ciel. Un grand oiseau de proie tournoya au-dessus du pré.

— Gardez l'œil sur le faucon. Sa présence explique que l'on ne voit jamais de rats en terrain découvert comme ici.

Les ailes déployées, le faucon filait vers la terre. A quelques centimètres du sol, serres tendues, il parut effleurer simplement l'amas grouillant et emporta un rat. Tandis que leur congénère se tortillait en poussant des cris étrangement humains, le reste de la vermine poursuivit son festin comme si rien ne s'était passé. Le ranger du parc hocha la tête d'un air entendu.

— Ils sont complètement shootés, c'est sûr.

Il inclina à nouveau la tête en arrière, cette fois pour lever les yeux vers le feuillage épais du chêne majestueux.

— J'espère qu'aucun des gamins ne se cache dans les arbres.

L'agent Maccaro leva à son tour les yeux, juste à temps pour apercevoir un rat qui courait le long de la branche la plus basse.

— Bon sang, quand ont-ils appris à faire ça ?

Le bruit de l'os qui se brisait procura une certaine satisfaction à Mme Ortega. Le Loucheur tomba à terre et se mit à hurler. La femme de ménage posa sa batte de base-ball sur son épaule et balaya les environs du regard.

Où était passée l'étrange fillette ?

Il n'y avait personne. L'aire de jeux était vide.

Deux agents de police accouraient vers elle, et elle agita sa main libre en hurlant :

— Il faut retrouver une petite fille !

Le plus jeune flic pénétra en premier par le portillon en fer. Il baissa les yeux vers l'homme allongé sur le sol qui avait adopté une position fœtale et dont les cris avaient cédé la place à des pleurs déchirants. L'agent de police se tourna vers Mme Ortega :

— C'est vous qui avez fait ça ?

Question idiote. N'était-elle pas en train de tenir une putain de batte de base-ball ?

Mme Ortega poussa le pervers en larmes du bout du pied.

— Ne vous occupez pas de cette ordure. Il ne va pas mourir. Il faut trouver la gosse le plus vite possible. Elle attire les salauds de cette espèce comme un aimant. Vous la reconnaîtrez facilement. Elle a les cheveux roux et elle ressemble à un petit lutin.

— Ah oui ? intervint le plus âgé des deux policiers en souriant.

Il franchit le portillon.

— Je crois que je l'ai vue voler vers le parc.

— Ne vous moquez pas de moi.

— D'accord.

Le flic tira son arme et dirigea le canon vers la tête de la femme.

— Madame, laissez tomber cette batte. *Immédiatement.*

— Je parle sérieusement, insista Mme Ortega.

— Ouais, je vois ça.

L'homme considérait l'extrémité ensanglantée de la batte.

Au moins, c'était nouveau.

L'inspecteur se tenait devant un bâtiment préfabriqué rouge qui accueillait provisoirement la brigade de Central Park. A côté, l'ancien quartier général, qui manifestait nettement le besoin de rénovation, était partiellement dissimulé par des bâches, et les toits fourmillaient d'ouvriers.

Cette foutue ville n'en finissait pas de s'écrouler.

Le sergent Riker était loin de sa base de SoHo. Mais ce flic au complet froissé émaillé de taches de moutarde déjà vieilles d'une semaine n'avait jamais eu besoin de brandir sa plaque. Les flics en tenue groupés sur le seuil s'égaillèrent par vagues face à l'air d'autorité qui va avec l'arme et l'écusson d'or de la police de New York.

Les civils croyaient toujours qu'il n'était qu'un type d'âge moyen, un peu trop gros, au sourire aimable et décontracté, dont les yeux disparaissaient sous ses paupières lourdes, et qui pensait : *Je sais que tu me mens, mais ça m'est complètement égal, je m'en fiche éperdument.*

Mme Ortega s'était servie de son droit à un appel pour lui demander une faveur. Il pensa qu'il allait devoir passer l'heure de son déjeuner à plaider son cas devant un chef de circonscription, mais, au bout de quelques minutes de conversation, le chef du poste de police tendit à Riker la clef de la cellule pour qu'il puisse libérer la femme de ménage la plus dangereuse de tout l'Upper West Side.

Malgré la grimace renfrognée que la petite femme lui lança à travers les barreaux, l'inspecteur se contenta d'un sourire tout en faisant tourner la clef dans le verrou.

— Je suis très impressionné.

Il ouvrit la porte et lui adressa une profonde révérence en se pliant à partir de la taille.

— On me dit que vous avez cassé le bras du type et trois de ses côtes.

Il l'accompagna en bas. En retrouvant son caddie, Mme Ortega, sans doute inquiète que la police veuille lui voler ses chiffons ou les brosses dures qu'elle appréciait pour nettoyer les joints des salles de bain, lui fit passer une inspection en règle.

— Où est ma batte ?

— Ne tirez pas trop sur la corde, répondit Riker. Je vous la rapporterai, d'accord ? Mais pas aujourd'hui.

— Il vous en a fallu un temps pour payer ma caution !

— Y a pas eu de caution. Ils ont laissé tomber la plainte.

J'aimerais bien en être la cause, mais l'appel est venu du bureau du maire. Il vous a envoyé sa limousine.

— Et la petite fille ? Elle est toujours là-bas.

— Il y a cinquante flics dans le parc en ce moment. Ils cherchent les gosses du Centre de loisirs du New Jersey. Vous leur avez dit que la fillette n'était pas une habituée de l'aire de jeux, non ? Elle doit faire partie du groupe du New Jersey.

— Non, cette gamine n'avait pas vu une douche depuis des jours. Elle est perdue ou sans abri. Et c'est moi qui leur ai dit ça !

— Si les flics du parc ne la retrouvent pas, je m'en occuperai, OK ?

Comme il avait l'impression que la femme de ménage paraissait calmée, il demanda :

— Vous ne voulez pas savoir pourquoi le maire a envoyé sa limousine ?

Elle agita la main comme si elle voulait chasser une mouche, une manière de lui dire qu'elle n'en avait rien à faire.

En véritable gentleman d'opérette, il lui tint la porte pour la laisser passer avec son chariot. Ils sortirent dans le crépuscule new-yorkais bercé par le son des marteaux-piqueurs et de la circulation sur la rocade qui coupait le parc. Il la guida jusqu'à une large étendue de trottoir où les VIP se garaient en dépit de l'interdiction. A côté de la limousine, dans un costume plus élégant qu'un flic ne pourrait jamais s'offrir, le chauffeur du maire se tenait au garde-à-vous, mais c'est d'un air de profonde incrédulité qu'il considérait sa future passagère. Un hochement de tête de la part de Riker confirma que ce petit bout de femme était bien la meilleure nouvelle copine du maire :

— Salut, mec, tu peux ouvrir le coffre. Le chariot va partout où la dame va.

Pendant que le chauffeur chargeait l'attirail de Mme Ortega, celle-ci s'installa sur le siège arrière en embrassant tout d'un seul coup d'œil, comme si ce trajet de luxe faisait partie de la routine d'un jour habituel d'une femme de ménage. Lorsque le chauffeur prit sa place derrière le volant et démarra le moteur,

elle se pencha en avant et s'écria à travers toute la longueur de la limousine :

— A Brooklyn, chauffeur !

— A l'hôtel de ville, coupa Riker.

Il s'adressa ensuite à la femme de ménage :

— Passons un marché. Le maire veut simplement vous serrer la main. Vous devrez peut-être poser pour quelques photos, parler avec un ou deux journalistes.

— OK, OK.

De toute évidence ennuyée par l'idée, elle tourna le visage vers la fenêtre passager.

— Ecoutez, continua Riker, c'est une grosse affaire. Ce salaud que vous avez tabassé, c'est un type qui s'est échappé de Floride où il était assigné à résidence. Pendant qu'il se baladait dans tout le pays, les flics de Miami ont découvert des corps sous le plancher de sa maison.

L'inspecteur sentait qu'elle ne lui prêtait pas grande attention.

— Eh ! Vous avez mis à terre un tueur de gosses. Bien joué !

— Riker, il faut que vous retrouviez cette petite fille. Il y a quelque chose qui ne colle pas chez elle. C'est peut-être qu'elle n'a pas été bien élevée. Elle s'approche des inconnus comme ça. Vous savez que ce fêlé n'est pas le seul pervers du parc. Où est Mallory ? Pourquoi n'est-elle pas venue ?

— Le lieutenant Coffey lui a collé les mains à un bureau.

Pendant sa période de mise à l'épreuve, la jeune femme n'avait pas le droit de quitter les locaux de SoHo pendant les heures ouvrables, pas même pour aller dénicher de quoi bouffer au nord de la rue Houston, la ligne de démarcation.

Epuisée, l'enfant se terrait dans un bosquet, à l'abri, pour observer l'agitation qui régnait dans le pré. Un homme en combinaison brancha l'extrémité d'un énorme tuyau dans le sol avant de s'avancer sur l'herbe en traînant le lourd rouleau derrière lui. Il dirigea la buse vers les rats et fit un signe à son collègue demeuré en arrière. Soudain, l'eau jaillit d'un jet puissant qui dispersa la vermine. Bientôt rejoints par d'autres hommes qui portaient un brancard, les policiers en uniforme

bleu marine s'avancèrent pour aller s'agenouiller devant la masse sanguinolente qui s'étalait dans l'herbe.

Egarée, Choco retomba sur les lieux par hasard, alors qu'elle errait en cercles. Elle erra longtemps. Au bout de quelques minutes ou de plusieurs heures (elle n'avait aucune notion du temps), elle se retrouva devant le lac, toujours par hasard, car elle n'avait qu'un sens extrêmement vague de l'orientation. Elle se pencha sur la balustrade et fouilla le feuillage épais afin d'apercevoir le ruban orange familier qui marquait la bordure de l'eau. Poursuivant son chemin, elle longea un mur de pierre qui la conduisit à un autre repère. Il y avait beaucoup de fontaines d'eau potable dans le parc, mais Choco reconnut la sienne grâce à l'oiseau mort qui était demeuré dans le bassin. La minuscule carcasse brune avait attiré des mouches à l'horrible bourdonnement. Les mains collées sur les oreilles – *assez, assez* –, Choco s'éloigna de la margelle, filant sur le chemin qui s'enfonçait sous bois. Les bras minces écartés à angle droit, les pieds bondissants, elle paraissait planer, mais c'était la panique qui la propulsait. Plus loin, au bout du chemin, elle tomba par hasard sur un autre repère : c'était là que la pluie était rouge.

Ne pleure pas. Ne pleure pas.

Choco ralentit le pas pour reprendre son souffle. Accompagnée par le grincement que les branches faisaient en frottant son jean, elle franchit un morceau de clôture affaissé pour pénétrer plus avant dans les fourrés. Elle monta sur la grosse racine d'un arbre et embrassa l'écorce rugueuse du tronc. En quête de réconfort et d'amour, elle leva les yeux vers la cime et appela l'arbre par son nom.

L'arbre demeura silencieux. L'enfant s'affaissa sur le sol et se croquevilla en boule.